

Ce cours comprend cinq années, et je ne saurais mieux faire que de mettre cet excellent programme sous les yeux du lecteur :

“ Le but de cet établissement est de former des hommes d'affaires, de leur apprendre à se servir avec facilité des langues française et anglaise, soit écrites ou parlées ; de donner des notions pratiques et élevées en Calcul, Tenue des Livres, Géographie, Histoire et Mathématiques pratiques.

“ Le directeur enseigne lui-même en premier et est secondé par des professeurs capables qui, conjointement avec lui, font régner dans la maison l'ordre, la justice, la politesse et la haute éducation, en vouant tout leur temps à la surveillance et à l'enseignement.

“ Le cours supérieur durera cinq années, et les élèves ne le commenceront qu'après avoir été initiés aux éléments de la grammaire, de l'arithmétique et de la géographie, sachant écrire sous dictée et possédant une bonne lecture française, anglaise et latine.

“ 1ère année.—Dans la première année, on s'occupera surtout de Français, d'Anglais, de Calcul, y joignant l'Histoire Sainte et un peu de Géographie.

“ 2ème année.—Dans la deuxième année : Français et Anglais, par beaucoup d'écriture, de versions, de traductions orales et écrites, etc. ; un peu de Composition, beaucoup de Calcul ; premières notions d'affaires, Comptes de Marchands, Tenue d'un Journal de Recettes et de Dépenses pour initier à la tenue des livres. Tenue des Livres en partie simple ; un peu de Mesurage et de Géographie ; Histoire par comptes-rendus écrits pour exercices de narration, puis appris par raisonnement.

“ 3ème année.—Dans la troisième année, outre le Français et l'Anglais qui seront continués en première ligne par raisonnements, compositions, art des correspondances, on donnera des notions d'Histoire naturelle, d'Histoire du Canada, de Géographie et mathématiques continuées, toujours en destinant beaucoup de temps au Calcul et à la Tenue des livres simples et double.

“ 4ème année.—Dans la quatrième année, on s'occupera encore beaucoup de Calcul d'affaires commerciales et autres, de Tenue des Livres partie double, de Traductions anglaises et françaises, de Correspondances, de Mathématiques continuées. On s'occupera en outre d'Histoire Moderne, de Mythologie, d'Horticulture, d'Astronomie et d'Hygiène (art de conserver sa santé).

“ 5ème année.—Dans la cinquième année, il sera encore question d'Affaires, d'Anglais, de Français, d'Astronomie, d'Histoire, donnant comme complément du cours des notions pratiques de Physiologie, de Mécanique, de Chimie et de Physique.

“ Pendant tout le cours, on s'occupera spécialement à former les élèves à une belle écriture par des leçons suivies de Calligraphie.

“ Une après-midi par semaine sera destinée au Dessin Linéaire ou à l'Architecture, plans de bâtisses, etc., pour les élèves qui suivront ce cours. Il sera donné par semaine deux leçons d'Instruction religieuse et de civilité.

“ Les parents recevront tous les mois ou tous les deux mois un bulletin de la conduite et du travail de leurs enfants, écrit par eux-mêmes sous la dictée du maître.”

Comme on le voit, à part le calcul, la tenue des livres, et toute la partie commerciale proprement dite, il y a, dans ce programme, de la mythologie, de l'astronomie, de l'hygiène, de la physiologie, de la chimie, de la physique, de l'architecture, etc., etc.

Il peut fort bien arriver que quelque marchand qui n'a pas la connaissance de toutes ces choses, soit meilleur acheteur et vendeur, fasse de meilleures affaires que celui qui les possède. Mais je ne puis comprendre comment celui qui possède toutes ces connaissances est fatalement voué à être plus mauvais acheteur et plus mauvais vendeur que celui qui ne les a pas. A tout prendre, j'aimerais mieux acheter et vendre moins et posséder plus.

A toutes ces branches importantes de l'enseignement commercial, M. Dufresne doit en ajouter une autre : l'enseignement de l'agriculture. En effet, c'est par l'agriculture que le marchand canadien doit terminer sa carrière. Nous avons trop de bon sens en Canada pour finir par la politique ; nous sommes trop Anglais pour ne pas ambitionner de devenir, sur nos vieux jours, des *gentlemen farmers*.

Lorsqu'il a suivi un cours aussi complet et varié que celui du collège Montagny, il est évident qu'un jeune homme a la clef d'une foule de connaissances pratiques et usuelles. De plus, son intelligence est développée, et quelque carrière qu'il embrasse, il est sûr d'y figurer avec honneur.

ÉCOLES MODÈLES DE LA CAMPAGNE.—Dans ces écoles on cherche trop à infuser l'élément commercial. Je l'ai déjà dit, on ne doit diriger vers le commerce qu'un bien petit nombre de jeunes gens ; sinon, il y aura bientôt encombrement, et, de fait, cet encombrement existe déjà.

Dans ces écoles modèles ou académiques de la campagne, on fait l'éducation des enfants de cultivateurs ; ces enfants devront embrasser l'état de leurs pères. Les en détourner par une fausse éducation serait criminel. La seule carrière qui ne soit pas encombrée, et qui ne le sera pas de sitôt, est la carrière agricole.

Que l'étude des enfants qui fréquentent ces écoles modèles de la campagne soit donc dirigée de ce côté. Que nos cultivateurs soient des agriculteurs instruits, et tout le monde y gagnera.

Dans l'étude de l'arithmétique, on devrait insister tout particulièrement sur la comptabilité agricole. Pour cela, il faudrait des arithmétiques spéciales dans lesquelles les divers problèmes à résoudre auraient trait à des opérations agricoles. Au lieu de la tenue des livres commerciale, c'est la tenue des livres agricole qu'il faudrait enseigner.

C'est un fait généralement reconnu que nos cultivateurs n'ont absolument aucune idée de comptabilité.

Ils vivent au jour le jour, sans se rendre plus compte de leurs dépenses que de leurs recettes. Grand nombre sont sous l'impression fatale que d'acheter chez le marchand à crédit, ce n'est pas s'endetter ; et souvent il arrive que la ruine se déclare sans qu'ils s'y soient le moins du monde attendus.

Au lieu donc de ces calculs purement commerciaux que l'on voit dans les arithmétiques de nos écoles de campagnes—achat et vente de toiles, de cotonnades, d'articles d'épicerie etc, genre de transactions avec lequel ils n'auront jamais rien à démêler ; au lieu de tout cela, je voudrais que tous les calculs eussent rapport à l'industrie agricole.

Exemple :

1o. Un arpent de terre exige tant d'heures de labour, de hersage, de travaux d'égouttement ; donner le montant du coût total que peuvent exiger ces diverses façons : le prix de la

journée du cheval et celui de la journée d'un homme étant déterminé aux prix courants.

2o. Sur cet arpent on jette un minot et demi d'avoine à deux chelins le minot. Il a fallu tant d'heures pour l'ensemencer, le couper, l'engranger, le battre, etc.—Prix total de la dépense et de la recette.

Un cultivateur achète une belle voiture de promenade au prix de cent piastres. Quelle étendue de sa terre, avec la même somme, aurait-il pu améliorer ? Quel montant de revenu rapporteraient ces cent piastres, pendant dix ans, s'ils étaient appliqués sur un lopin de terre ?—Perte totale occasionnée par l'achat de cet objet de luxe.

On peut varier ces problèmes à l'infini, en les appliquant à l'achat des vêtements au mauvais, emploi du temps, aux retards occasionnés par les mauvais chemins et les mauvaises routes, aux pertes encourues par l'entretien d'un mauvais bétail, par la nourriture parcimonieuse donnée aux animaux, etc.

On se plaint, et avec raison, que nos cultivateurs n'ont ni le goût de l'étude, ni celui de la lecture ; mais, à qui la faute ? La faute en revient au genre d'enseignement qu'on donne à la classe agricole ; cet enseignement n'ayant aucun rapport avec les besoins de l'agriculture, aucune relation avec le seul genre d'industrie qui l'intéresse.

Croit-on, vraiment, qu'un jeune homme qui aurait été rompu aux détails de la comptabilité agricole ne continuerait pas à tenir ses livres, lorsqu'il se verrait à la tête d'une exploitation ? Croit-on que si on lui inculquait, les éléments de la science agricole, il n'y prendrait pas goût, et qu'il n'apprécierait pas mieux son état ? Ne sentirait-il pas tout naturellement le besoin d'augmenter ses connaissances, l'opportunité de faire l'achat de quelques livres, de souscrire à quelques journaux ou revues ?

Comment veut-on que cette éducation toute spéculative qu'on lui donne, et qui, bien loin d'avoir quelque rapport avec son état futur, tend souvent à l'en écarter, comment veut-on que cette éducation lui inspire le goût de l'étude et celui de la lecture ?

En résumé, donc, je voudrais que, dans l'enseignement, on s'adressât à l'entendement, au jugement de l'enfant, plutôt qu'à sa mémoire ; je voudrais qu'on l'habitât, dès son bas âge, à raisonner.

Par cette méthode on évite encore un grave défaut : celui d'ennuyer les enfants. L'acquisition de la science est déjà assez ardue par elle-même ; n'en augmentons pas la fatigue. Surtout, prenons garde que la méthode employée n'ait pas l'effet de le dégoûter de l'étude.

En second lieu, je voudrais que l'éducation fût en rapport avec les besoins futurs des enfants : commerciale, pour ceux qui se destinent au commerce ; agricole, pour les autres.

L'éducation commerciale devrait se donner dans des établissements spéciaux qu'il ne faudrait pas trop multiplier ; l'éducation agricole, dans toutes nos écoles de la campagne.

Dans les écoles commerciales, les enfants doivent recevoir une bonne instruction anglaise : c'est de première nécessité dans les circonstances où nous nous trouvons placés. Dans les écoles modèles de la campagne je ne vois nullement l'opportunité de ce genre d'instruction. Sur ce point, je comprends que je me trouve en flagrante opposition avec le courant des idées ordinaires : telle est, cependant, mon opinion.

HUBERT LARUE.

(A continuer.)

Un ami nous a passé un numéro du *Courrier des États-Unis* dans lequel on lit ce qui suit :

NÉCROLOGIE.—Un vapeur, arrivé vendredi à Québec, y a apporté la nouvelle de la mort du commandant P. Fortin, qui était allé en croisière dans le golfe, à bord du steamer *Napoléon III*.

Le commandant Fortin, de la marine canadienne, était un de ces hommes chez qui la franchise, la gaieté, le courage, le dévouement, l'amour de l'étude et les plus nobles sentiments patriotiques s'unissent pour former un type digne d'admiration. Quoiqu'il naviguât sous pavillon britannique, on peut dire qu'il ne portait dans son cœur que celui de la France. Tout ce qui était français était le bienvenu auprès de lui, et pendant ses croisières dans le golfe du St. Laurent, il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait rencontrer un de nos navires de guerre de la station de Terre-Neuve. Un jour, n'y tenant plus, il profita de l'hiver, pour aller faire un voyage en France, et surtout parcourir cette Normandie, que tant de Canadiens brûlent d'aller voir, comme leur véritable berceau. Il en revint, regrettant plus que jamais, d'être obligé d'arborer l'Union-Jack, au lieu des trois couleurs de France, sur sa coquette *Canadienne*.

Il est bon de dire que ce numéro du *Courrier* porte la date du 10 juillet 1860.

Depuis cette époque M. le commandant Fortin n'a cessé de vivre, car il vit encore, et il siège en ce moment à la Chambre des Communes.

LA PATTI.

Les journaux d'Europe racontent l'ovation dont la célèbre cantatrice a été l'objet à Vienne, à sa soirée d'adieu. On est si peu habitué à de pareils enthousiasmes dans ce pays qu'on a de la peine à y croire.

La famille impériale et toute la fine fleur de l'aristocratie viennoise assistaient à cette fête, qui a pris les proportions d'un véritable événement. Après le premier acte, où la diva s'était réellement surpassée, et jusqu'à la fin de la représentation, plus de trois cents bouquets, couronnes et corbeilles de fleurs, sont venus joncher la scène. Plusieurs de ces bouquets étaient entourés de magnifiques dentelles de Bruxelles et de Chantilly. Une foule de cadeaux offerts par le public lui ont été présentés, entre autres un admirable bracelet de diamants, une couronne de lauriers en or massif, un porte-bouquet en or enrichi de diamants, saphirs et rubis, une coupe d'argent comme celle qu'on donne aux courses, remplie de fleurs, etc.

Les ovations n'ont pas discontinué pendant toute la représentation ; et tout à coup, au milieu d'une émotion indicible, l'orchestre a joué une fanfare qu'on appelle *Tush* et qui est réservée à l'empereur lorsqu'il se présente devant un régiment. Cette faveur suprême due à l'initiative et personnelle de Sa Majesté, a mis le comble à l'enthousiasme du public, qui s'est levé spontanément : public des loges, de l'orchestre et du parterre, tout le monde enfin !

La grande artiste, brisée d'émotion, le visage en pleurs, les mains chargées de couronnes et de bouquets, a été rappelée plus de cinquante fois.

Jamais pareil triomphe n'a accueilli une artiste à Vienne.

## LE PRINTEMPS.

A MON AMI PHAMPHILE LEMAY.

Dans la vallée il est plus d'une fleur nouvelle,  
Et dans l'air plus d'un moucheron ;  
Sous l'écorce déjà la sève à flots ruisselle  
Et fait éclore le bourgeon.

A l'ombre des buissons fleurit la violette  
Et la primevère au vallon ;  
Vers le ciel en chantant s'élève l'alouette ;  
J'entends gazouiller le pinson.

Déjà le jeune essaim sort de sa ruche et vole,  
Vole au loin butiner les fleurs,  
Et s'abreuve à longs traits au sein de la corolle  
Plaine de suaves liqueurs.

Déjà dans la forêt j'entends siffler les merles ;  
Mille senteurs embaument l'air ;  
Sur le gazon fleuri de scintillantes perles  
Annoncent la fin de l'hiver,

De ses fleurs le pêcheur empourpre la colline ;  
Il est un absent que j'attends ;  
Reviens, petit oiseau, ne crains plus la famine,  
Car déjà règne le printemps.

Dans la huche du pauvre, hélas ! il n'est peut-être  
Plus de farine et plus de pain !  
Le bois manque au bucher : du toit qui t'a vu naître,  
Ah ! reprends vite le chemin !

Fidèle au rendez-vous, après la Notre-Dame,  
Tu ne tardes pas à venir.  
Ta présence remet toujours l'espoir dans l'âme :  
Je me dis : l'hiver va finir.

Ne crains donc plus de mars les dernières gelées ;  
Avec les derniers jours d'avril  
Ont cessé de sévir les froides giboulées  
De pluie ou de neige et de grésil.

Charmant petit oiseau, toi que l'hiver exile,  
Viens donc revoir ton vieux berceau,  
Ce berceau fait de boue, et de paille, et d'argile,  
D'argile prise au bord de l'eau.

Au-dessus du foyer, j'entends comme un bruit d'aile :  
Je lève la tête et je vois  
Descendre à son vieux nid ma gentille hirondelle,  
Celle que je pris autrefois.

Oui, je te reconnais : à ton cou brille encore  
L'anneau dont je t'ai fait présent ;  
Aux plumes de ta queue un satin tricolore  
Ondule et flotte au gré du vent.

J'ai chanté ton départ, j'ai pleuré ton absence,  
Je veux célébrer ton retour,  
Car toujours parmi nous ton aimable présence  
Nous annonce plus d'un beau jour.

J. W. MILLER.

Rimouski, mai 1872.

## L'ASSASSIN DU COMTE MAYO.

Une correspondance du *Times*, datée de Calcutta le 8 mars, donne les détails du procès en Cour d'assises, intenté à l'assassin du vice-roi lord Mayo.

Les témoignages entendus et les plaidoiries closes, l'accusé a été appelé pour savoir s'il avait quelque chose à ajouter pour sa défense, à quoi il aurait répondu :

“ Vous m'avez demandé hier soir si j'avais commis le crime, et je vous ai répondu : “ Dieu seul le sait ! ” Maintenant le juge Smith me pose la même demande, et je lui dirai : Faites usage de votre propre jugement, et décidez vous-même la question. Il y a un autre procès-verbal ouvert dans un autre monde, et là est consignée la vérité tout entière. Je n'ai plus rien à dire à cette égard.”

Un verdict de culpabilité ayant été rendu par le jury et une condamnation à la peine de mort par le supplice de la corde ayant été prononcée par le juge contre l'inculpé, celui-ci dit alors qu'il avait à faire une déclaration. Encouragé par la Cour à entrer dans la voie des aveux, il aurait répondu :

“ Ce que j'ai à dire est fort peu de chose, et je ne le révélerai que le jour même où je dois être pendu. Si je parlais maintenant, vous pourriez supposer que c'est une tentative pour me sauver. Quiconque a tué doit être à son tour. C'est l'ordre de Dieu, et Dieu connaît celui qui a porté le coup dans la présente affaire. Si le juge n'est pas présent le jour de mon supplice, je ferai ma déclaration à l'officier qui y assistera, et il l'écrira sous ma dictée. Je n'ai plus rien à ajouter à ce que je viens de dire.”

## LA QUESTION ESPAGNOLE.

Les choses et les hommes changent si vite en Espagne qu'il est bon de se remettre, de temps à autre, certains faits dans la mémoire.

En 1829, Ferdinand VII, alors dans sa 46e année, veuf et sans enfants, épousa une jeune femme, Christine, de la famille Bourbon des Deux-Siciles. Cette jeune femme amena le roi Ferdinand à annuler la loi salique, qui avait force dans le royaume d'Espagne, et excluait les femmes du trône.

“ La loi fut annulée environ 4 mois avant la naissance de leur premier enfant, Marie-Isabelle. Le roi eut une autre fille, et mourut en 1853. Sous la loi salique, Don Carlos, le plus vieux frère de Ferdinand, aurait été l'héritier direct de la couronne, mais cette loi ayant été abolie par décret royal, l'infante, Marie-Isabelle, fut proclamée. Don Carlos fut banni, et le soulèvement populaire en sa faveur promptement réprimé par la reine régente Christine, mais la lutte recommença bientôt, et se poursuivit pendant sept ans avec acharnement, alors seulement l'insurrection fut vaincue. Don Carlos d'aujourd'hui est le petit-fils du banni. Il est marié à une Bourbon de Parme, et a un fils et deux filles.”